

mode de dix années, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, la population de New-York serait :

En 1850. . . . .	472,192	En 1880. . . . .	1,625,730
“ 1860. . . . .	713,004	“ 1840. . . . .	2,451,852
“ 1870. . . . .	1,076,643	“ 1900. . . . .	3,706,826

Si les États-Unis s'accroissent, de leur côté, dans la proportion qu'ils ont suivie depuis 1800, ils atteindraient une population d'au moins 52 millions en 1880, et de 92 millions en 1900.

Londres, Paris, l'Angleterre et la France ne seraient que des villages et des déserts à côté de New-York et des États-Unis. Vieux monde, humiliez-vous ! le nouveau monde vous traite déjà de *perruque* en perspective, et comme vous l'avez dit à Racine, il vous sera dit un jour, aussi à vous, que vous êtes *enfoncez*.

Ces prédictions sont bien quelque peu romantiques ou romanesques, si vous voulez ; mais tout en rabattant ce qu'il faut en rabattre pour rentrer dans le vrai, il n'en est pas moins certain que l'Amérique marche à pas de géant vers de gigantesques destinées, et que le nouveau monde pourra, sans se gêner, un jour, offrir un lit à l'ancien. Nous ne sommes encore, nous autres, que l'avant-garde chargée de préparer les logements.

Puisque nous sommes en train de dresser des statistiques, nous allons en donner une qui n'est pas moins intéressante ; c'est celle des progrès remarquables que le catholicisme a faits sur la surface de l'Union Américaine, jadis presque exclusivement protestante. Le nombre des catholiques était estimé à 1,300,000 dans l'Almanach de 1842 ; on l'estime aujourd'hui à un million et demi. Le nombre des églises et chapelles consacrées à ce culte s'élève à 574, plus 82 en construction ; total : 656. Le nombre des prêtres desservants est de 572. Pendant l'année qui vient de s'écouler, l'augmentation dans le nombre des prêtres, déduction faite des décédés remplacés, a été de 19, et celle des églises a été de 34, dont 14 dans le diocèse seul de New-York. Nous comprenons dans ce nombre l'église qui vient d'être élevée dans New-York même, par la population catholique française. Ce sont là des résultats qui sont gros d'avenir pour les mœurs sociales et politiques de ce pays

## LES HISTOIRES DE THÉODORE.

*A M. Prosper de D.... à Nancy.*

« Comment dire toutes les héroïques vertus qui fleurissaient dans ce cher village ! Vers le même temps j'y connaissais un jeune garçon, un paysan encore, il n'avait pas quinze ans, qui depuis plusieurs années était frappé d'une maladie horrible. La moitié de son corps tombait en lambeaux ; il exhalait une odeur épouvantable, et souffrait des douleurs que l'on ne peut exprimer. Jugez de ce que c'était : celui-là aussi, je l'aimais beaucoup, je serais qu'il était consolé quand je venais le voir, et moi je ne pouvais penser à lui sans être pénétré d'admiration, car tant de tortures qui lui arrachaient des cris, ne pouvaient lui arracher une plainte ; mais au contraire il bénissait Dieu et le remerciait tendrement. — Néanmoins, cette odeur de chairs en putréfaction qu'il répandait était si terrible, que je n'osais point l'affronter : le cœur me manquait ; quand je l'avais subi, j'en étais malade. A cause de cela, je laissais passer souvent plusieurs jours sans pouvoir prendre sur moi de faire une visite à l'innocent martyr, ou bien j'allais jusqu'à la porte, et je n'osais entrer. Une fois j'avais été plus lâche que de coutume et je m'en faisais d'amers reproches, car il m'avait demandé. Enfin je m'efforçai, j'y vais, mais lentement, en prenant le plus long. A peine au seuil, je crois entendre ses gémissements ; un insurmontable dégoût me saisit, me suffoque, je perds tout courage et je m'enfuis... mais en courant..., et je fais ainsi plus de deux cents pas. Alors la réflexion arrive, j'ai honte, je retourne ; et je me condamne, si cette pusillanimité me reprend encore, à découvrir le malade et à regarder ses plaies. Au moment d'entrer, on m'appelle d'une autre maison. C'était une bonne vieille voisine ; elle m'apprend qu'elle me guettait depuis plusieurs jours pour me donner des fleurs fraîches que les premiers soleils du printemps avaient fait éclore dans son pauvre jardin. En un clin-d'œil elle me compose un énorme bouquet, dont l'agréable senteur me fit penser que Dieu avait bien pitié de ma faiblesse. Mon bouquet à la main, j'abordai le malade. — Ah ! s'écria-t-il, soyez béni ! Depuis quelques jours cette infection est devenue telle que je ne la puis supporter moi-même, et je priais tant la Sainte-Vierge de m'envoyer des fleurs ! »

Ce fut tout le récit de Théodore sur cet enfant ; il n'ajouta rien, sinon qu'après cinq années de souffrance, sans avoir une seule fois murmuré contre la volonté de Dieu, il mourut saintement. Ah ! Prosper, dites ! songez-vous combien elles daient briller aux yeux de Théodore, ces aimables fleurs, dans les mains du pauvre affligé ! J'ai vu la belle rose s'épanouir au soleil du matin, le lys bercer dans son calice les gouttes de la rosée, le chevreuil et l'aubépine réjouir les haies sauvages, les branches souples de l'églantier, toutes chargées d'étoiles, former des arceaux embaumés où chantaient la mésange et le houx uil ; et ce sont là, certes, d'heureux et charmants spectacles. Cependant, que j'échangerais volontiers le souvenir de la plus belle matinée d'Avril, dans les champs les plus ornés de la terre, pour la plus vive image de cet infortuné sur son lit de torture, souriant et remerciant Dieu, dont la bonté daignait lui envoyer quelques unes de ces fleurs qui s'étalent par essaims innombrables aux regards de tant d'ingrats heureux !

Mais Théodore nous fit connaître encore une histoire plus touchante : c'est celle de Mathias, l'idiot, et de ses parents adoptifs.

« Une femme de village allait mourir ; elle était très misérable, et n'avait rien à regretter dans la vie ; elle était très chrétienne et ne redoutait rien dans la mort ; mais elle était mère, et laissait sans appui deux enfants, une fille affligée d'un goître qui la rendait impotente, un garçon, Mathias, tout-à-fait idiot. Elle avoua ses inquiétudes à une amie qui l'assistait aux derniers moments. — Ne soyez point en peine, répondit celle-ci, mon mari et moi nous adopterons vos orphelins. Sur cette assurance, la pauvre femme mourut en paix. Les orphelins avaient pourtant un père, mais c'était un malheureux abruti de vices. L'amie, fidèle à sa parole, présenta les deux enfants à son mari, ils en furent accueillis avec joie. Or, quelles ressources possédaient ces gens pour se charger ainsi d'une telle famille ? L'homme était le fossoyeur du village, la femme travaillait à la journée. Dans toute la commune, on ne connaissait point d'habitans plus pauvres qu'eux. Leur maison valait bien, en tout, deux cents francs ; elle se composait d'une seule chambre. Il y firent un second lit, et s'en remirent à Dieu pour ne pas mourir de faim, puisque ces enfants, qui allaient accroître les dépenses, prendraient encore, par les attentions et la surveillance qu'ils exigeraient, bien des heures au temps du travail. Ils vécurent ; Dieu sait comment, Dieu sait à quel prix ! Tout ce que nous avons su, nous, c'est que durant dix-huit longues années, les deux orphelins reçurent sans interruption les soins les plus assidus et les plus tendres, et que jamais le fossoyeur et sa femme, voyant qu'ils suffisaient à leur œuvre céleste, ne demandèrent des secours qu'ils savaient pourtant bien qu'on ne leur eût point refusés. Non qu'ils y missent de l'orgueil, ô mon Dieu ! mais en travaillant avec une ardeur sans pareille, mais en se privant avec une rigueur inexorable, mais en jeûnant, lorsqu'il n'y avait de pain dans la chaumière que pour la giotreuse et pour l'idiot ; mais en se refusant le sommeil après leurs journées pleines de fatigues, lorsque ces pauvres êtres tombaient malades, ce qui arrivait souvent ; mais en se dépouillant l'hiver pour les couvrir, comme ils s'épuisaient et s'abstenaient en toute saison pour les nourrir, ces cœurs héroïques parvenaient chaque jour à leur but, et l'ayant atteint, ne songeaient plus qu'à remercier Dieu ! Vous qui m'écoutez, vous êtes chrétiens ; vous comprenez d'où venaient tant de courage, tant d'humilité ; la constance de ces saints n'est pas pour vous un problème ; mesurer aux forces de l'âme humaine leur dévouement, leur abnégation, leur charité magnifique, mais aussi mesurer aux insondables profondeurs de l'amour de Dieu leur confiance, leur bonheur et leur paix... »

J'y songe, Prosper ; peut-être connaissez-vous déjà cette histoire ! Elle a été publiée en détail dans un rapport de l'Académie sur la distribution des prix Monthyon, et vous avez lu certainement ce rapport s'il était signé Salvandy ou Moïé, car ces hommes honorables ne négligent jamais dans cette fonction, dont quelques autres s'acquittent indignement, de rendre hommage à la vertu chrétienne, et savent au contraire relever la grandeur des actions de l'homme, en y montrant l'inspiration et le secours de Dieu. Mais comment arriva au pauvre fossoyeur l'aventure étrange d'être au bout de dix-huit ans découvert et couronné par l'Académie ! Ce ne fut pas assurément sa faute. Toute la commune s'était émue. Les pauvres admirèrent, les riches s'informèrent, admirèrent à leur tour, firent des démarches, enfin ils obtinrent, non sans peine, un second prix ou un demi-prix de vertu, trois mille francs, que l'humble héros à qui on les donnait ne voulut jamais recevoir en personne, tant il craignait les regards du monde. Et quelque étonnés que fussent les gens de Paris au récit de ce qu'il avait fait, il s'étonna lui-même bien plus encore de leur étonnement. Ce fut un mystère au-dessus de son intelligence, de voir qu'on se mettait en frais d'argent pour payer un homme qui s'était constitué le créancier du bon Dieu. Toutefois il prit la somme, et là s'arrêta pour vous l'histoire. Vous allez voir ce qu'il fit de ses trois mille francs, et comment le diable, qui a peut-être fané de bien belles couronnes avec l'argent de feu Monthyon, perdit ici sa peine.

« Ça, dit le lauréat à Théodore, dès que la cérémonie fut achevée, je n'ai nul besoin de cet argent, et ce n'est pas à moi que Dieu vient de l'envoyer ; mais, dans sa bonté, il a songé à nos pauvres enfants, il a voulu les mettre à l'abri du besoin, quand ma femme et moi viendrons à leur manquer. Plaçons donc tout de suite cette somme en leur nom, afin qu'ils la trouvent entière avec les intérêts, lorsque nous serons morts. Et que Dieu soit béni ! »

« Peu de temps après, poursuivit Théodore, le fossoyeur tomba malade, et comme tous les saints que j'ai vu souffrir, il souffrit cruellement. Cependant il faudrait trouver un mot pour caractériser ces douleurs pleines de consolation, pleines d'espérance, pleines de joie, de gloire et d'amour, durant lesquelles le chrétien est comme une statue intelligente qui, sous le fer et le marteau du sculpteur divin, aurait, par dessus le sentiment de la douleur, l'indéfinissable conscience du travail de perfection qu'elle subit ; verrait à chaque coup apparaître en elle une nouvelle beauté, une ressemblance de plus au modèle sublime qu'elle doit reproduire, et la vie gagner partout la pierre morte, et son créateur, qu'elle aime, l'aimer davantage lui-même à mesure qu'il la rend plus digne du lieu d'honneur où, vivante et glorieuse, et parfaite comme il est parfait, il veut la placer dans l'éternité de ses regards.

« Je ne puis vous rapporter toutes les paroles pieuses, surprenantes, ineffables que ce pauvre homme disait ; j'ose dire à peine de quelles grâces Dieu daignait le prévenir, et les ravissements de sa prière, et les visions ou tout au moins les beaux rêves qui le consolait. Un jour, en sortant, dirai-je du sommeil ou de l'extase ? il regarda sur son lit, comme s'il cherchait quelque chose qu'il était fâché de ne pas y voir. — Eh bien ! demanda-t-il enfin, où